

Zehn Jahre lang arbeitete er in Deutschland.

Schlußendlich ist auf die Zusatzregel zurückzukommen, daß statt des Genitivs der Dativ Plural¹² zu wählen ist, wenn der Genitiv nicht gekennzeichnet werden kann. Gibt es solche Fälle überhaupt? Die Antwort ist „Ja“, das Regendum sollte unter Hinweis auf das oben Dargestellte dabei kein Zeitmaß, sondern ein allgemeines Regendum sein. Die IDS-Korpora enthalten hierzu folgende 2 Belege:

Auch wurde Greff vom Gauschulungsleiter Löbsack aufgefordert, während Gebietsschulungskursen in der Gauschulungsburg Jenkau Liederabende zu veranstalten. (Günter Grass. Die Blechtrommel, S. 240)

Denn was die Fernsehzuschauer als leichtes Hintergrundgeräusch während Buschs Berichten hören, ist in Wirklichkeit ziemlich ohrenbetäubend – das normale Börsengeschehen. (Mannheimer Morgen, 24.1.1987, S. 23)

*Bengt Sandberg
Institutionen för tyska och nederländska
Göteborgs universitet*

¹² Für die weitere im Duden-Band „Richtiges und gutes Deutsch“ gelieferte Regel: „Der Dativ steht auch, wenn ein stark gebeugtes Substantiv (Genitivattribut) zwischen *während* und das von dieser Präposition abhängende stark gebeugte Substantiv tritt: *Während meines Freundes aufschlußreichem Vortrag gingen bereits einige Zuhörer*“, finden sich in den IDS-Korpora keine Belege.

Force et faiblesse de la civilisation française¹

On m'a fait l'honneur de m'inviter à vous faire part d'une réflexion sur la force et la faiblesse de la civilisation française dans le monde contemporain. J'accepte d'autant plus volontiers que le thème me paraît d'une actualité évidente. Il mérite d'être étudié de très près, car un tel examen, me semble-t-il, peut servir utilement à faire comprendre, ou du moins à mieux saisir, des tendances importantes dans notre monde moderne, en effet, des tendances profondes et pour cette raison difficiles à découvrir, de la sensibilité suédoise d'aujourd'hui. La France et la civilisation française peuvent nous rendre, en d'autres mots, le très grand service d'être un catalyseur, sinon un miroir, où nous nous découvrons nous-mêmes, sous un angle inattendu et révélateur.

D'abord un avis personnel et loyal à l'auditeur: je ne suis pas neutre. Si je parle de la force et de la faiblesse de la civilisation française comme s'il y avait sur la balance deux sacs de poids égal ou presque, l'un rempli de bon blé, l'autre de paille, c'est par un souci d'impartialité initiale qui est sincère mais qui ne correspond pas à une conviction réelle. Comme le prestidigitateur, qui montre solennellement l'intérieur de son haut-de-forme vide au public, mais qui sait bien où il tient son lapin blanc, je sais déjà de quel côté se trouveront mes conclusions. Je dois à la civilisation française tant de vie, tant de réflexion, tant de joie, tant de matins ensoleillés, de journées riches et de soirées inoubliables qu'il m'est moralement impossible d'en réaliser une espèce d'autopsie strictement objective. Ceci – je m'empresse de l'ajouter – ne veut pas dire que tout soit idylle et perfection intellectuelle et morale. La culture française est toujours menacée, ne serait-ce qu'en vertu de ses qualités et de sa position brillante dans le monde – menacée de l'intérieur et de l'extérieur. Et n'oublions pas que ces menaces ont été transformées, plus d'une fois, et dans un passé qui n'est pas très éloigné, en des réalités profondément désolantes.

Permettez-moi de commencer par une anecdote, qui me semble illustrer d'une façon particulièrement nette plusieurs aspects importants de mon thème – force et faiblesse de la culture française. Ce fut en 1967. À Stockholm se tenait une très grande conférence diplomatique, en effet la plus grande qu'avait vue jusqu'alors la capitale suédoise. La conférence avait été con-

¹ Conférence prononcée à Uppsala en novembre 1996.

voquée par le Gouvernement suédois et avait pour mission de réviser les deux grandes conventions internationales qui assurent la protection de la propriété intellectuelle, c'est-à-dire le droit d'auteur et la propriété des brevets, des noms de commerce et des marques industrielles. Les instruments diplomatiques qu'il s'agissait d'examiner et, le cas échéant, de modifier, étaient la Convention de Paris de 1883 et la Convention de Berne, signée en 1886.

Les deux textes sont normalement révisés environ tous les vingt ans. Jusqu'alors, la France avait été, sans doute possible, celle des puissances occidentales qui avait joué le rôle le plus important dans les travaux internationaux relatifs à ces conventions. Celle de Berne, qui protège le droit d'auteur international, avait été préparée par les efforts de nombreuses personnalités du monde littéraire et juridique. Notamment, Victor Hugo y avait apporté son prestige et son autorité. C'est à l'ombre de ce géant que la Convention avait été conclue, un an après sa mort. Les deux Conventions sont rédigées en deux langues officielles, le français et l'anglais, qui font également foi, mais il n'y avait pas de doute que ce fût le texte français qui était considéré comme le document principal.

A Stockholm, pour la première fois dans l'histoire de la Convention de Berne, le chef de la délégation *anglaise* fut élu Président du Comité de rédaction, c'est-à-dire de l'organisme, au sein de la Conférence, qui fut responsable de la mise à point finale de tous les textes nouveaux. La réaction française fut immédiate. Sur ordre direct et explicite de Paris – c'est ce qu'on m'a expliqué – on a pris l'attitude de boudier. Le chef formel de la délégation française était un diplomate de renom, qu'on voyait peu. Le dirigeant réel était un grand juriste, un de ces avocats parisiens qui atteignent la célébrité par leurs talents juridiques et surtout par leur éloquence. A la tête de deux ou trois collègues – car la délégation française était nombreuse – Maître B. se présentait à chaque séance du Comité de rédaction mais gardait un silence morne et majestueux. Or, les travaux du Comité ont pris un tour assez négatif du point de vue de la langue française. Monsieur W., le président anglais, qui fut un *civil servant* très distingué du *Board of Trade*, veillait sur la correction et la netteté des textes anglais, mais en même temps sortaient des mains de Dieu sait quel traducteur des textes français de plus en plus mauvais. Les Français gardaient leur attitude de silence dédaigneux et n'intervenaient pas. J'étais le membre le plus jeune et le moins important de la délégation suédoise – l'année précédente j'avais soutenu ma thèse à Uppsala et j'avais été nommé maître de conférences à l'Université.

On m'avait chargé de participer aux travaux du Comité de rédaction, puisque j'avais fait des études à Cambridge et que ma thèse de doctorat avait été écrite en français. A côté de moi siégeait, au hasard de l'ordre alphabétique des pays, le délégué du Sénégal, un homme de couleur très jeune, très sveltes et très grand, très élégant, très vif et – il n'a pas fallu beaucoup de temps pour s'en rendre compte – très intelligent. Nous avons découvert

que nous souffrions cruellement tous les deux de voir massacrer les textes français de cette façon brutale et stupide. Et nous sommes convenus, le Sénégalais et moi, de travailler ensemble pour la défense et illustration de la langue française. L'un de nous deux devait être présent chaque fois qu'un nouveau texte français serait présenté au Comité. Nous avons respecté scrupuleusement cet accord, inconnu des autres. Moi, chaque fois que je proposais une correction ou une modification, je m'adressais humblement aux délégués français et je posais la question: «Je me permets de soumettre à MM. les Délégués Français la question de savoir si telle ou telle rédaction ne serait pas préférable à celle que vient de nous proposer le Secrétariat.» Et Maître B. d'incliner gracieusement sa tête en gardant le silence majestueux dont il s'enveloppait pendant les cinq semaines que dura la conférence. Mon nouvel ami, le Sénégalais, lui, avait fait ses études à l'École normale d'Orléans et considérait le français comme sa langue à lui; il ne posait jamais de question aux délégués français. Je suis très content de dire qu'il a fait depuis une très belle carrière de diplomate et de magistrat dans son pays.

Si j'ai insisté un peu longuement sur cet épisode, ce n'est pas uniquement ou en premier lieu à cause de ses qualités pittoresques, voire comiques. C'est surtout parce que l'anecdote me semble pouvoir servir, comme le texte de l'Évangile entre les mains du prédicateur, de point de départ utile à nombre de développements qui ont tous pour objet la force et la faiblesse de la civilisation française.

D'abord, du côté de la force: parmi toutes les grandes civilisations qui nous sont connues dans le monde actuel, aucune autre ne me paraît munie d'une *charge affective* aussi forte, pour employer une expression empruntée à un historien français contemporain. C'est une civilisation soutenue, dans une mesure rare et émouvante, par l'amour et la loyauté de ceux qui en sont, si l'on peut dire, les héritiers, les porteurs, les administrateurs et les responsables. Cet amour est une force redoutable. Nous voyons plus près de nous des héritages culturels, qui semblent transportés de génération en génération sans enthousiasme, même avec des soupirs sous le fardeau, comme des sacs de blé portés par des valets loués à la journée, insensibles à la joie de la moisson aussi bien qu'à la fierté qu'inspire la tâche de transmettre aux autres et à l'avenir une nourriture riche et salutaire. Première force donc: la civilisation française sait inspirer l'amour et la joie.

Cet aspect émotionnel constitue en même temps un risque, et mon expérience de la Conférence de Stockholm en 1967 me semble illustrer également de quelle façon la charge affective peut devenir une faiblesse. Soyons franc: l'attitude française devant la présidence anglaise du Comité de rédaction était considérée par la plupart des délégués à la Conférence comme une réaction enfantine et ridicule.

Deuxième élément de force à tirer de mon anecdote: la *tendance à l'universalité*. La France encore colonialiste des années 50 et 60 avait donné à

mon ami sénégalais ce qu'elle avait de mieux, et ce jeune homme intelligent et ouvert n'avait pas seulement su recevoir ce don; il se l'était approprié, il en avait fait son bien à lui. Il n'y avait, dans le don qu'on lui présentait, rien qui le repoussât, rien de si exclusivement français que sa personnalité africaine s'en sentît blessée, humiliée ou simplement irrémédiablement étrangère.

Ici, il faut faire bien attention, car la notion d'universalité, appliquée à la civilisation française, comporte des risques de malentendus et demande des distinctions subtiles. On se trouve, en évoquant l'universalité de la culture française – et je rappelle le célèbre discours de Rivarol sur l'universalité de la langue française, ce qui n'est pas tout à fait la même chose – on se trouve sur un terrain difficile, parce que très proche de nous, situé devant nos yeux tous les jours, donc un terrain où il faut exercer son esprit de finesse, au sens pascalien du mot. Car, dire d'une civilisation qu'elle possède une tendance à l'universalité, qu'elle se prête à l'exportation, qu'elle n'est pas inaccessible par une exclusivité trop étroite, ce n'est pas dire que cette culture flotterait en quelque sorte dans l'air, qu'elle manquerait de racines. Et nous savons bien que la civilisation française est profondément marquée dès ses débuts par le pays qui lui a donné la vie, qu'elle a un fort parfum de terroir.

Or, le terroir est une chose, les institutions qu'on y trouve sont autre chose, et il ne faut pas les confondre. La France n'est pas l'Etat français. La civilisation française n'est pas la même chose que les institutions célèbres et prestigieuses qui en sont les fruits, qui en sont jusqu'à un certain point les soutiens mais qui peuvent aussi en devenir des fardeaux. Car nous voici en face d'un risque, qui peut se matérialiser comme une faiblesse. La civilisation française, à force d'avoir été longuement encouragée et organisée par le pouvoir, a souvent été identifiée, et n'a pas toujours pu résister à la tentation de s'identifier elle-même, avec ces institutions. Or, les cultures enfermées dans les institutions ou du moins dans leur dépendance sont menacées par la sclérose et par ce qui est encore pire: la niaiserie solennelle guette impitoyablement les institutions culturelles.

Les Français s'accusent souvent eux-mêmes de légèreté; c'est une de ces faiblesses tolérables, voire élégantes et presque sympathiques que s'attribuent les vaniteux pour désarmer la critique des sérieux et pour montrer qu'on n'a pas peur de se voir d'en haut et de se confesser. Il ne m'appartient pas de me prononcer sur le bien-fondé de cette accusation. Je me borne à noter que si elle comporte au moins un grain de vérité, si la légèreté se combine avec un certain amour de la pompe, de la grandeur charnelle, comme aurait dit Pascal, de l'éloquence ampoulée et creuse, des tambours et des trompettes, et si cette faiblesse trouve les moyens de s'étaler au cœur même de la vie culturelle, les résultats peuvent être catastrophiques.

Le fait même que la civilisation au sens le plus large du mot a fait longtemps l'objet des soins actifs et de l'encouragement du pouvoir, et encore

d'un pouvoir fortement empreint des idées et des idéaux d'une élite intellectuelle, entraîne un autre risque, qui peut se transformer facilement en une faiblesse réelle, d'une variante de la sclérose qui menace les civilisations trop strictement institutionnalisées. C'est la résistance qu'on oppose aux expressions de courants culturels et intellectuels provenant des milieux en dehors des élites reconnues, ou du moins le manque d'intérêt sérieux devant ce qui n'est ni classique et reconnu comme tel ni admis comme nouveauté intéressante puisque provenant des milieux d'avant-garde brevetés en vertu de leurs liens personnels et sociaux avec les élites établies.

Le zèle de mon ami sénégalais pour la langue française me semble porter témoignage d'un autre aspect de la civilisation française, d'un aspect qui me paraît particulièrement beau d'un point de vue éthique: c'est ce qu'on ose peut-être appeler, avec l'ombre d'un sourire, mais d'un sourire très affectueux, *la ferveur pédagogique de la civilisation française*. C'est là une grande force. Faire des prosélytes est un rude labeur, mais la rémunération est souvent très riche. Il est bon de se trouver entouré d'amis reconnaissants aux moments difficiles de la vie. Il est vrai que si ces amis sont des Noirs qui ont appris à l'école primaire que leurs ancêtres les Gaulois étaient grands et blonds, il est permis de dire que le zèle des missionnaires a été trop grand, mais après tout, n'écoutez-nous pas un écho lointain, égaré et un tout petit peu niais des paroles d'égalité et de fraternité des hommes de l'an II?

Encore une force de la civilisation française me paraît démontrée par nos réactions, de mon ami sénégalais et de moi-même: c'est l'amour de la forme, du travail bien fait, de la surface bien polie, bref du *côté artisanal de la vie intellectuelle*. Et permettez-moi de le dire tout de suite: cet aspect important de la civilisation française me semble contredire et réfuter dans une large mesure les accusations de légèreté que les Français s'adressent à eux-mêmes. S'il y a légèreté dans la coquetterie à laquelle on s'adonne en s'accusant de légèreté, d'accord! Mais n'allons pas plus loin. Le dessin, c'est la probité dans l'art, a dit Ingres; le mot illustre ce que je veux dire. Il y a un élément de profonde probité dans ce soin de la forme et du produit bien fini.

Cette vertu a sa contre-partie: le risque d'attacher trop d'importance à l'extérieur, à la forme, aux dépens de la substance. Une certaine sécheresse, une absence d'originalité, de profondeur et de vitalité est peut-être une faiblesse qu'on a pu constater pendant certaines périodes dans la culture française, notamment quand on l'a comparée avec les civilisations anglaise et allemande.

Je pourrais continuer longuement, mais j'ai déjà épuisé le temps qui m'a été accordé. Une dernière remarque, une confession – hélas une confession qui risque d'être interprétée comme le dernier soupir d'un romantique et d'un réactionnaire incurable. Tout en reconnaissant les qualités qui donnent à la civilisation française cette universalité qui en garantit la longévité,

j'avoue que pour moi cette culture est inséparable du pays de France, que lorsque j'y rends hommage – et j'espère l'avoir fait, en ami loyal et partant sincère – j'ai devant mes yeux des paysages, des villes, des maisons, des livres, des œuvres d'art, des figures humaines. Je revis des promenades, des voyages, des conversations. Je n'arrive pas à dissocier la civilisation et le pays qui l'a créée. C'est une faiblesse, sans doute... Eh bien, j'en suis coupable...



RECHERCHES ACTUELLES

Pour compléter la liste publiée dans le numéro précédent de *Moderna Språk*, voici encore un certain nombre de mémoires de maîtrise («pro gradu-avhandlingar») présentés en 1997 au Département d'Études Françaises et Classiques d'Åbo Akademi, l'université suédophone de Finlande.

Ann Ahlqvist, *«Écrire, c'est le dernier recours quand on a trahi.» Étude sur l'aspect autobiographique dans deux livres d'Annie Ernaux.*

Ann-Katrin Kackur, *Le langage figuré du journalisme sportif. Étudié à partir d'articles publiés dans Le Monde et Le Figaro sur les Jeux Olympiques d'Atlanta en 1996.*

Stefan Bäckman, *Minorités ethniques et identité linguistique. Les Bretons et les Lapons à la lumière de la sociolinguistique.* (Prix de l'AFLA («Association Finlandaise de Linguistique Appliquée») pour la meilleure thèse «pro gradu» de l'année 1997 dans le domaine de la linguistique appliquée.)

Fredrik Westerlund, *Au delà des vallées turbulentes de la ville moderne. Les quatre éléments classiques indicateurs de l'opposition milieu naturel – milieu urbain dans «La Ronde et autres faits divers» de Jean-Marie Gustave Le Clézio.*

Inna Lindgrén, *En quête de son identité – le thème du biculturalisme dans deux romans francophones.*

Nina Hildén, *Courrier Sud et Vol de nuit. Éléments autobiographiques dans les deux premiers livres d'Antoine de Saint-Exupéry.*

Asta Aaronen, *Aspects de la langue et de la civilisation de la Côte d'Ivoire.*

Johanna Engstrand, *Jacques le Fataliste de Diderot : la conception de l'homme, les relations humaines, les problèmes métaphysiques.*

Olof Eriksson

ANNE-CHARLOTTE ÖSTMAN

La vie devant soi - une supercherie littéraire

La vie devant soi de Romain Gary est devenu un roman à succès. C'est un des Goncourts les plus vendus, publié à des millions d'exemplaires. Ce Goncourt a aussi une histoire extraordinaire.

À l'attribution de ce prix prestigieux à *La vie devant soi* en 1975, son auteur était inconnu des lecteurs. Le livre est paru sous le pseudonyme d'Emile Ajar, pseudonyme utilisé également pour *Gros-Câlin* qui avait été publié l'année précédente. Les journalistes se sont mis à la chasse d'un visage à présenter et ont trouvé un jeune écrivain timide qui se cachait dans sa ferme du Lot. Les années suivantes deux autres romans, *Pseudo* (1976) et *L'angoisse du roi Salomon* (1979) sont parus sous le nom d'Ajar.

Cependant, après la mort de Romain Gary en décembre 1980 il a été révélé que c'était lui, un écrivain bien établi et beaucoup lu, qui était le vrai auteur des livres d'Emile Ajar. Gary en parle lui-même dans le petit livre posthume *Vie et mort d'Emile Ajar* (1981). En écrivant *Gros-Câlin* Gary a remarqué qu'il avait réussi à faire quelque chose de nouveau, un besoin qu'il avait senti très fortement pendant plusieurs années. La vie aventureuse de héros de guerre à la Libération, de diplomate après la guerre, d'écrivain et de metteur en scène à Hollywood marié avec la vedette Jean Seberg, n'avait pas satisfait son besoin permanent de se renouveler. Les tentatives d'utiliser des pseudonymes avant *Gros-Câlin* avaient échoué. Mais cette fois Gary est décidé à jouer avec ses lecteurs et ses critiques. Il veut que ceux-ci reçoivent son nouveau livre sans préjugés. Il engage son petit-cousin Paul Pavlowitch à jouer le rôle de l'auteur. J'ai moi-même assisté à une soirée à l'Institut Français de Stockholm en novembre 1978 où Emile Ajar, alias Paul Pavlowitch, lisait des extraits tirés de «son» livre à paraître, *L'angoisse du roi Salomon*. Il fumait tout le temps, il avait des difficultés à cacher sa nervosité et il refusait de répondre à des questions qui touchaient à autre chose qu'à «son» manuscrit.

Par cette supercherie littéraire Romain Gary a réussi, contre les règles, à obtenir le prix Goncourt deux fois. Le prix lui avait également été attribué pour son grand roman *Les racines du ciel* en 1956, un livre dont le sujet est la défense des éléphants contre les chasseurs, mais qui sur un plan symbolique prêche la dignité et la liberté de l'homme. Ce sujet «écologique», nous le retrouvons dans *Gros-Câlin* où le narrateur et personnage principal est monsieur Cousin qui vit avec un python dans un appartement deux pièces à Paris. Dans ce roman comiquement philosophique, le narrateur s'interroge sur l'identité et le destin de l'homme. Il voit l'homme idéal manifesté dans les héros de la Résistance qu'il admire, Jean Moulin et Pierre Brossolette. Cependant, depuis ces temps-là, où l'action était possible, l'homme ne réalise